

# 1

*Bismillahir – rahmanir – rahim.*<sup>1</sup>

*Je prie Allah, Seigneur des mondes visibles et invisibles, qu'Il me guide sur le droit chemin, le chemin de ceux à qui Il accorde Sa grâce, non de ceux qui encourent Son courroux, ni de ceux qui se sont égarés.*

*Je ne vois rien, le monde visible est resté sur le fil d'un couteau, et pour l'invisible, semble-t-il, je ne suis pas encore prêt. Une lumière point, depuis longtemps séparée de sa source, et je ne suis pas sûr qu'elle soit apparue du côté où tout paraît ; peut-être n'est-elle qu'un reste de la lumière que j'ai moi-même projetée sur les choses.*

*Je sais que je dois ouvrir les yeux. Je sais que m'attend un long chemin, chemin de témoignage. Je dois combler de vérité le moindre pore de la terre. Pourvu que je ne m'égaré pas ! Moi, le témoin.*

*Je sens ma main, et dans celle-ci ma tête, sous mon bras. Je n'ai pas encore de visage. Et je ne suis pas sûr qu'il existe quelque part un visage dans lequel je puisse reconnaître le mien.*

*Je n'ai ni nom ni prénom. Mon nom danse encore à la lisière de la lumière et des ténèbres. Si quelqu'un pouvait m'appeler par mon nom, je poserais ma tête. Et je serais sauvé ; là, où tout est sauvé.*

*Je sais qu'il me faut témoigner. Un témoignage est fortification avisée. Dans les fortifications de la mémoire doivent jouer les enfants. Ceux qui sont encore à naître.*

*Je m'efforce d'ouvrir les yeux. J'essaie de rassembler en un regard tout ce que j'ai été. Pour l'instant, je n'y parviens pas. Je me souviens seulement du tranchant d'un couteau et, par-dessus, d'un front qui s'ouvre sur... un assassin. Le front est parsemé de croix aux branches identiques, celles de l'Est de notre monde. Et j'aspire à échapper à ces symboles qui n'appartiennent pas à ma foi<sup>2</sup>.*

*C'est pourquoi je prie Celui Qui a semé tous les chemins du monde, comme Il a semé les artères tout au long de l'homme, afin qu'Il me guide sur le droit chemin, qu'Il règle la mesure de mon pas (ni violent ni craintif), et me conduise là où je découvrirai mon visage. Mon chemin – et cela, vraiment, je le sais ! – devra être à l'inverse de celui qui m'a conduit dans les mains du bourreau. Mes talons doivent indiquer le mal, et mes orteils, le bien.*

1] En arabe dans le texte original : Au nom de Dieu, l'universel Bienfaiteur, le Miséricordieux.

2] La croix orthodoxe.

*Et quant au cœur, je sens – et je garde ce sentiment comme un précieux talisman – que je suis innocent. L'innocence n'est-elle pas la clé qui ouvre la porte de ce labyrinthe ? À l'origine de chaque pas, il y a toujours eu l'innocence.*

*La tête sous cette aisselle peut être inutile si les yeux restent clos. Elle tombera violemment sur le sol comme n'importe quelle chose. Comme tant d'autres têtes avant elle. Et il n'y aurait là rien d'extraordinaire, vu par un regard qui ne se soucierait pas de la destinée. Tant de têtes, il est vrai, sont tombées, que chaque suivante n'a guère plus de valeur qu'un ducat.*

*Je n'ai pas la prétention d'être un élu de Dieu. Non. En vérité, je ne sais pas même comment j'étais autrefois. Bon ? Mauvais ? D'ailleurs, est-ce à moi d'en juger ? Je l'ignore. Je sais seulement que j'étais innocent au moment où l'on m'a tranché la tête. Peut-être est-ce là le début du chemin sur lequel se trouve mon salut ?*

*L'innocence est le salut. Mais quel est le plus innocent ? la parole ? l'enfant ? l'ange ? Peut-être faut-il se mettre à parler comme l'enfant qui appelle les anges dans les ténèbres ? Quels sont les mots les plus innocents qu'osent prononcer des lèvres humaines ?*

*Bismillahir – rahmanir – rahim, dis-je.*

*Et soudain, me touchent des ailes.*

*J'aperçois 33 signes, comme 33 stigmates, derrière lesquels se cachait un commencement :*

## 2



Deux photographies.

(Dans cette boîte à chaussures au dos de laquelle est inscrit *Bata*, il y avait beaucoup de photographies, certaines aimées, d'autres honnies. Grand-père Ale en uniforme de la milice croate<sup>1</sup>, aussi déteint que l'État pour lequel il avait combattu. Oncle Ilijaz avec une mèche qui lui retombe sur les sourcils, et un sourire toujours prêt à s'éteindre. Ma grand-mère, le regard perdu dans les cils, juste après qu'on lui a retiré la *feredža*<sup>2</sup>. Une moitié de photographie avec mon père sur une bicyclette de marque *Rog*, la main posée sur l'épaule de la moitié manquante : devenue maîtresse de maison au troisième jour des noces, maman avait découpé toutes les « putains paternelles », et avait décrété que celle-ci en était une.)

Sur la première photo, une jeune fille parvient encore à retenir derrière les dents ses dix-huit ans rassemblés en un doux essaim. Sa chevelure peut cacher toutes les parties non montrables du corps. Sa jupe froncée en tergal se répand avec une telle ampleur qu'on se demande s'il s'agit d'une jeune fille qui vient de choir sur terre ou si elle s'apprête à l'envol.

Sur la suivante, on voit trois personnages auxquels un regard superficiel ne peut rien découvrir de commun. Le père saute d'abord aux yeux, chemise largement échancrée, moustache audacieuse, appuyé sur une femme comme un fanfaron de village. Elle, a une robe à fleurs avec des manches courtes, les cheveux ramenés en chignon, un sourire retiré derrière les lèvres. Dans ses bras elle porte un enfant, pas plus grand que la moustache droite du père.

S'il n'y avait au dos de chaque photographie une inscription au crayon de couleur, nul ne pourrait les rapprocher. Sur la première, avec

---

1] L'État Indépendant de Croatie, fondé au début de la Deuxième Guerre mondiale par le parti Oustachi (fasciste) d'Ante Pavelić. Des musulmans de Bosnie ont combattu dans les rangs de la milice oustachie.

2] Foulard traditionnel des musulmanes bosniaques, couvrant tout le visage à l'exception des yeux. Interdit à l'époque communiste.

une écriture de troisième jour d'école, on a inscrit : *Derviša, 25 mai 1959*. Sur l'autre, *Derviša, 10 mai 1960*.

Qu'a-t-il pu advenir de cette femme en l'espace d'une année ? Pourquoi l'essai de ses dix-huit ans a-t-il si vite vieilli ? Où a disparu sa chevelure, avec laquelle la femme de la deuxième photo ne peut même plus se couvrir l'oreille ? Qui a changé ses deux sourires sur les photographies ?

Nul ne le sait. Tout ce qu'on peut savoir, c'est que la femme sur la deuxième photo ne s'envolera sûrement pas. Que le temps, de sa lente patine, égalise les deux photographies ; que ni l'une ni l'autre jamais n'aboutiront dans *l'album des gens heureux*. Et qu'entre ces deux photographies, moi, je suis né ; pas plus grand que la moustache gauche de mon père.



Je suis né le 5 mars 1960, quand la troisième chaleur a frappé la terre. Je suis apparu paumes tournées vers l'avant. Mais Azraël avait précédé mon premier pleur. Ils m'ont emporté au cimetière et déposé dans une tombe à peine plus grande que la paume de mon père. Comme sèchent vite les larmes versées pour ceux dont les pupilles n'ont pu se mesurer aux pupilles du monde, tel eût été mon sort si le mendiant Apat, cette même nuit, n'avait décidé de dormir au cimetière, et ainsi entendu un pleur d'enfant. Ils ont rouvert la tombe et je suis à nouveau apparu paumes tournées vers l'avant. Tandis que, dans tout le village, on chuchotait « *Velahavle ! Velakuveti !<sup>1</sup>* » Ćeman-effendi a prononcé la prière des naissances et dit : « Cet enfant ne mourra que lorsqu'il aura déposé lui-même sa tête sur la terre ! »

Ce même jour, après deux années de sommeil, ma grand-mère s'est réveillée. Elle m'a contemplé puis a remercié Dieu à haute voix de m'avoir fait ressembler à l'oncle Ilijaz.

– Si tu n'avais pas fait cela, jamais plus je ne me serais réveillée ! a-t-elle dit.



---

1] Que Dieu nous préserve !

Des années durant, mère Mevla, ma grand-mère, a prétendu que, le jour de ma naissance, le ciel foisonnait d'anges, si serrés qu'une simple aiguille n'aurait pu tomber à travers eux dans l'au-delà ; que dire alors de l'âme d'un nouveau-né. Et le fait que je n'aie pas pleuré en venant au monde, mère l'a aussi attribué aux anges, affirmant qu'ils n'avaient pas réussi à m'ôter des mains l'attestation écrite garante de ma survie. Jour après jour, elle cherchait cette attestation pour la remettre aux anges.

Bien qu'en fait j'aie bénéficié de la grâce des anges, mère s'est évertuée à écarter de moi toute forme de mal. Les femmes qui venaient voir le nouveau-né subissaient un contrôle rigoureux. Elle les examinait soigneusement et les classait en fonction de leurs yeux, fastes ou néfastes. Les femmes porteuses du mauvais œil, bien sûr, n'avaient pas accès à mon berceau. Au près de celles pour qui elle éprouvait un doute, elle montait la garde. Elle marmonnait des prières et veillait à ce qu'aucune n'exprime d'étonnement et ne me lance un maléfice. À chacune de leurs phrases, elle ajoutait « *Mashala !<sup>1</sup>* » et souvent me tirait le nez pour conjurer le mauvais sort. À ce combat contre les sortilèges, mère exhortait aussi maman. Celle-ci traçait à la craie autour de mon berceau un cercle destiné à m'en préserver. Si l'un d'eux parvenait à franchir ce rempart de craie, maman le chassait d'une chanson :

*« Sommeil au berceau, insomnie au-dehors.  
Fortune au berceau, infortune au-dehors.  
Que les mauvais sorts aillent dans la montagne,  
Broutent l'herbe et boivent la rosée des feuilles,  
Qu'ils posent une pierre froide sous leur tête,  
Mais à toi, mon fils, qu'ils ne fassent aucun mal.  
Que tes ennemis soient sous ton pied,  
Comme clous et fers aux sabots du cheval. »*

Dans le berceau, m'a déposé Bakir Lezić, surnommé Hercule, dans l'espoir que je m'approprierais une part de son sobriquet. On a déposé un œuf contre mon coussin pour que je sois plein et rond. Et prononcé quelques sourates pour bien unir le tout. Maman a recouvert le berceau, que j'y sois ou non. Si le berceau avait été découvert, elle risquait de bercer un mort.

---

1] « Dieu merci ! Grâce à Dieu ! »

Mère, des mois durant, s'est occupée de mon visage. Sans arrêt, avec de l'huile, du lait gras ou de la salive, elle m'enduisait le front pour que je ne boude jamais. De la pulpe des doigts, elle m'affinait le nez, passant avec deux doigts de celui-ci vers les tempes afin d'écartier de mes yeux la cataracte et la cécité. Des paumes, elle me pressait les oreilles contre le crâne pour qu'elles ne soient pas décollées. Entre le pouce et l'index, elle me pinçait les lèvres pour que s'en exhale la rose et non la feuille de mauve. Elle repoussait mon menton vers la gorge, me massait le cou pour qu'il ne soit pas trop gros et qu'aucun goitre ne s'y installe. Sur la poitrine, les bras et les jambes, elle mettait du coton, censé me fortifier et m'affermir. Enfin, j'étais complètement emballé de langes qui me donnaient l'apparence d'une bonne grosse pomme de pin bien protégée.

Quoique l'on prétende que chaque enfant détermine son prénom, c'est en fait le sort qui a décidé du mien. Mère insistait pour que je m'appelle Ale, comme mon grand-père. Maman s'opposait à ce qu'on attribuât à un nouveau-né le nom d'un esprit. À la fin, on s'en est remis à Ceman-effendi, qui a pris un grand papier, l'a découpé en quarante morceaux identiques, a écrit un nom sur chacun d'eux et les a déposés dans un fez. Après avoir mélangé à plusieurs reprises, il a posé le fez devant ma mère qui, dans sa fébrilité, en a retiré deux feuillets. (Par la suite, elle a raconté qu'un d'eux s'était collé à son doigt et ne voulait plus s'en détacher). Sur l'un était écrit *Zihniya*, sur l'autre *Elhad*. Un compromis s'imposait, je reçus donc le prénom de *Zilhad*. Ceman-effendi a affirmé qu'il devait en être ainsi, qu'en fait il n'était nul besoin de papier, que dès l'instant de sa naissance, on pouvait lire le nom qu'avait reçu l'enfant. Il a expliqué que *Zil*, en arabe, signifiait *messager d'une instruction*, ou même, selon certaines interprétations, *le jeu de la lumière et des ténèbres*, et que *Had* signifiait *la frontière*. Dès lors, si on avait suivi avec clairvoyance le chemin de la naissance de l'enfant, son enterrement prématuré, expression du jeu entre lumière et ténèbres, et son exhumation, cette frontière entre les mondes d'ici et de là-bas, mon prénom serait apparu de lui-même.

Pourtant, malgré ce prénom qui m'avait sauvé de la mort, et malgré les légions d'anges autour de moi, j'étais un enfant chétif. Je mangeais à peine, le sein maternel me semblait fade et lointain, si bien que mon père devait aller chasser le loup des jours entiers afin de m'envelopper de ses entrailles et d'ainsi me donner une faim de loup. Mère, elle,

considérerait ça comme des bêtises et pensait que l'enfant était victime de jeteurs de sorts, ogres, sorcières ou autres esprits mauvais. Elle reprochait aigrement à ma mère d'être sortie avec moi plusieurs fois pour l'*akšama*<sup>1</sup>, heure où, chacun le sait, se rassemblent diables, elfes, et toutes sortes d'êtres invisibles et malfaisants. Elle me saupoudrait de farine de seigle, en disant : « De même que le monde se nourrit de pain, mère défend son enfant des funestes destins. » À Ćeman-effendi, elle a imposé de dire pour moi au-dessus du puits de la cour la sourate appelée « *Les deux refuges* », de la fin du Coran, qui fut récitée pour le prophète lui-même alors qu'on lui avait jeté un sort. Elle était persuadée qu'on m'avait ensorcelé au moyen de mes cheveux, noués de onze nœuds et jetés au fond du puits. La sourate « *Les deux refuges* » se compose de onze versets et dès lors, après la récitation de chaque verset au-dessus du puits, un nœud de ma chevelure devait être dénoué.

*Verset : « Je cherche refuge auprès du Seigneur de l'aube  
contre la méchanceté des êtres qu'Il a créés,  
le mal au crépuscule quand nous envahissent les ténèbres,  
le mal de ceux qui soufflent sur les nœuds,  
le mal des envieux qui montrent leur jalousie ! »*

et

*Verset : « Je cherche refuge auprès du Seigneur des hommes,  
Roi des hommes,  
Dieu des hommes,  
contre la méchanceté de Satan le complotteur  
qui insuffle le mal dans le cœur des hommes,  
contre les djinns et les êtres humains ! »*

Des esprits malfaisants et autres sorcières, dont elle croyait qu'ils m'avaient enfoncé dans la poitrine un crochet avec lequel ils me suçaient le sang, elle me protégeait avec de l'ail blanc et des pincettes dont le tintement chassait les voix malveillantes, elle mettait sous mon oreiller un couteau et sur ma tête un panier de cheval... Elle disait même que, peut-être, j'étais possédé. Elle mettait en cause l'habitude de maman de se couper les ongles à côté du berceau et prétendait que j'avais

---

1] La quatrième prière, celle du crépuscule.

reçu le sortilège à travers une de ces rognures d'ongles. Elle l'obligeait à emballer les ongles dans du papier et à les jeter dans le vent tout en prononçant : « Je donne mes ongles au vent et me donne le vent si j'ai besoin d'eux. » Elle la chassait de sous le noyer de la cour en disant que couronne de noyer est assemblée de diables... Mon berceau était orné de rubans rouges, verts, bleus... Sous mon coussin, j'avais une amulette avant même de naître. Et un fil noir au bras et à la jambe...

Et malgré tout cela, j'avançais péniblement à travers une vie que j'avais saisie à grand-peine de mes paumes tournées vers l'avant.



Mère et maman m'ont tellement turlupiné que le premier visage dont je me souviens n'est pas celui de l'une ou de l'autre, mais celui de la voyante Muharemovca<sup>1</sup>. Je me souviens qu'on m'a porté vers elle, et non qu'elle s'est approchée de moi : elle était immobile, allongée sur un lit, dont on ne savait qui, de lui ou d'elle, était le plus vieux. Avec du plomb extrait d'une cartouche de fusil, Muharemovca m'a touché le front puis le sommet du crâne, l'endroit où se joignent l'occiput et l'épaule, le creux du ventre, et les artères, d'abord à la main droite et au pied gauche, ensuite au pied droit et à la main gauche. Pendant tout ce temps, elle m'enveloppait de versets, les disposant harmonieusement sur tout le corps. Les versets chassaient les mauvais sorts au-delà des neuf moulins, des neuf champs, des neuf bergers, des neuf montagnes et des neuf pierres noires, des neuf mers et profondeurs marines. Pour les effrayer, un cri terrible a retenti :

*Pas de goutte hors d'une pierre  
Ni de pont sur la mer  
Ni d'esprit chez un sot  
Ni sur un corbeau de sceau  
Ni sur Zijo de sorcellerie  
Ni maléfice ni diablerie !  
Veledalin Amin !<sup>2</sup>*

---

1] La femme de Muharem (se prononce Mouharemovtsa)

2] Ainsi soit-il !



Dans un poêlon qui avait dévoré quatre-vingt-dix-neuf flammes, elle a fait fondre la cartouche. Entre-temps, on m'avait couché sur le dos et recouvert d'un foulard rouge. Je ne voyais rien, le monde était devenu rouge, mais sur la tête, au creux du ventre et sur les jambes je sentais le plomb brûlant tomber goutte à goutte dans l'eau froide en grésillant. Au moment où le plomb a grésillé, des bulles sont apparues à la surface de l'eau, dans lesquelles on pouvait voir les visages qui m'ensorcelaient. Avec des versets, Muharemovca a éteint les visages maléfiques, à l'aide de ciseaux elle a divisé l'eau en plusieurs secteurs, dispersant dans chacun d'eux les maléfices restants. On a ôté de ma tête le foulard rouge, aussitôt j'ai vu Muharemovca jeter dans l'eau trois morceaux de charbon, et l'eau grésiller à nouveau. Elle y a plongé les ongles de sa main droite puis m'en a lavé le visage et les yeux, enlevant ainsi les dernières traces de sortilèges. Avec cette eau, elle m'a badiageonné les artères, d'abord à la main droite et au pied gauche, puis à la main gauche et au pied droit, ensuite elle m'a frotté l'abdomen en partant du creux de l'estomac vers tout le ventre et les jambes. Finalement, elle a recouvert d'un chiffon le poêlon dans lequel l'eau reposait et l'a donné à mère pour qu'elle m'en fasse boire les trois jours suivants.

La dernière chose que j'ai vue a été les yeux de Muharemovca, deux puits noirs desquels tout sortilège avait disparu, mais dont je ne savais plus trop s'ils appartenaient à ce monde ou à l'autre.



À ce monde ou à l'autre, longtemps je n'ai pas su non plus auquel appartenait grand-père Ale. Des années durant il est demeuré dans un coin de la chambre de mère. Il ne pénétrait dans aucune autre pièce de la maison et n'allait jamais dehors. En quelque sorte, il surveillait tous les mouvements de la maison.

Grand-père Ale a été tué en 1942, d'une main en laquelle il avait toute confiance. C'est pourquoi il est revenu de l'autre monde, comme un rappel constant qu'ici-bas il n'existe aucune main innocente à laquelle se fier. Pour que ce rappel soit plus convaincant, il ne s'asseyait jamais ; il se tenait debout, jambes et bras en croix, dans une attitude étrangère au monde musulman. Grand-père Ale avait été crucifié, mais nous l'ignorions. De ce monde étranger il ne lui restait qu'un chapelet

dans la main droite. Il l'égrenait selon le principe : « Un grain, une période ». Chaque année, à travers les doigts, il laissait perler un grain.

Il était parfaitement silencieux. Jamais il n'a prononcé une parole. À peine, lorsque l'un d'entre nous laissait tomber quelques miettes de la table, grand-père Ale gémissait-il douloureusement. Nous ignorions pourquoi, mais nous avons toujours pris garde à faire le moins de miettes possible.

Grand-père Ale a été notre secret, un coffret sur lequel est esquisée une clé. Et il en aurait été ainsi éternellement si dans les années soixante-dix nous n'avions pas détruit la vieille maison familiale pour en bâtir une neuve. Dans la nouvelle maison, dans l'angle de la chambre de mère, grand-père Ale n'a plus jamais paru.

– Ale a égrené notre temps ! a dit mère.

Quand nous avons compté le temps écoulé entre l'assassinat de grand-père et la nouvelle maison, 33 grains de chapelet avaient couvert 33 années.



Oncle Ilijaz, contrairement à grand-père Ale, ne venait que périodiquement. Il arrivait au mois de juin, quand les branches de notre tilleul se couvraient de bourgeons. Les paumes éternellement ouvertes, il s'installait à la cime du tilleul et battait le rappel des pigeons. Ces jours-là, tous les pigeons des alentours, sauvages ou domestiques, investissaient notre cour. Mon père s'en irritait, mais mère trouvait ça bien, les pigeons rendant à la maison le bonheur que nous pouvions avoir perdu.

Oncle Ilijaz était donc notre shéhid contre le malheur. En vain nous tentions de le cacher, il était, lui, un coffre fermé, sur lequel toutefois se trouvait la clé, et que chacun pouvait ouvrir.



Chaque année, la quête de la bonne fortune s'emparait du village. Mais nul, malgré les calculs séculaires des meilleurs voyants locaux, ne savait exactement le jour où cette fièvre nous saisisrait. Alors, comme un seul homme, tout le village se réveillait et partait en quête de la chance.

Seuls les infirmes ne sortaient pas : des deux mains ils enserraient leurs genoux et ainsi chassaient leur détresse.

Dès le *sabah*<sup>1</sup> matinal, s'assemblaient sur la place celui pour qui la mort était devant la porte et celui qu'elle devait chasser comme un papillon. À la place d'honneur, sur un tabouret, s'asseyait Hazim le Bossu, chemise rabattue sur la nuque. Sa bosse resplendissait comme les étoiles de l'aurore et les gens, à tour de rôle, s'approchaient pour y poser la main.

Les enfants, en cachette, pour que le soleil ne les voie pas, enterraient des papillons dans les champs. Et, fiévreusement, attendaient le crépuscule pour les retrouver changés en ducats.

Toutefois, le meilleur signe de chance était le trèfle à quatre feuilles. Sa quête commençait avant que la rosée ne monte, car le trèfle à quatre feuilles aime la rosée et à ce moment lève sa corolle comme la paupière d'un œil heureux. Par contre, le trèfle à cinq feuilles doit se fuir comme la peste : ses cinq feuilles viennent tout droit de l'enfer.

À midi, tous allaient prier devant « l'arbre qui pleure », pour le convaincre de mettre fin à ses larmes.

Après *l'ikindiya*<sup>2</sup>, tout le village répandait des grains de blé ou de maïs, chacun espérant attirer les pigeons dans sa cour.

La fièvre de la bonne fortune retombait avec *l'akšam*. Un fort jaccasement de pie annonçait la fin de la quête. Les résultats en étaient désastreux : en lieu et place de ducat, les enfants retrouvaient un peu de poudre de papillon ; nul n'avait découvert de trèfle à quatre feuilles, si ce n'est le mendiant Apat, qui en avait cueilli de pleines brassées tout en restant assis au milieu du champ, enveloppé de son malheur ; on avait même pris Cicun en flagrant délit, occupé à fixer avec de la colle forte une quatrième feuille sur un trèfle qui n'en avait que trois ; les pigeons, lourds d'avoir trop mangé, avaient souillé les fenêtres et les grilles des cours ; et l'arbre qui pleure continuait ses lamentations, à deux doigts du sanglot.

– Nous avons cherché la chance un jour néfaste, disait Ćeman-effendi.

Tandis que s'éteignait une journée longue comme le malheur.



---

1] Première prière, celle de l'aube.

2] Troisième prière.

Cette omniprésence du malheur était cause du tourment de l'arbre qui pleure. Nul ne se souvenait du jour de sa plantation, on pensait que Dieu lui-même le plantait partout où les versets du Coran berçaient ne fût-ce que deux oreilles. Quelques extravagants affirmaient qu'un peu partout en Bosnie, les Turcs avaient planté de tels arbres avant de s'en aller, pour bien montrer qu'on restait en terre d'islam. Ils avaient ainsi voulu témoigner d'une face complètement différente de celle, larmoyante, des États qui leur succéderaient.

Quoi qu'il en soit, l'arbre qui pleure avait versé ses larmes sous tous les États et les régimes successifs, parfois abondantes, comme l'année où on avait tué Spaho<sup>1</sup>, parfois moins, comme les années après la reconnaissance d'une nation musulmane, en 1971.

Il se dressait au flanc du Turbet, là où se mêlent des terres noires et rouges. Il ne ressemblait à aucun arbre connu et pourtant il évoquait toutes les espèces existantes. Son tronc dépassait un peu celui du lilas sans atteindre celui du cerisier. Pas une de ses branches n'avait la forme d'une lettre de l'alphabet latin et elles ne poussaient que vers l'est. Ses feuilles se groupaient en constellations de sept, qui rappelaient à la fois les feuilles du saule blanc et celles du palmier. Sa fleur était composée d'une couronne en forme d'épi, rouge et spongieuse.

Tous appelaient l'arbre qui pleure « l'Arbre divin », jusqu'au jour où des Tsiganes ont apporté de la côte un véritable arbre divin, malingre et rabougri, qui ressemblait plus à une raillerie qu'à un sourire de Dieu. Depuis, l'arbre qui pleure se contentait pour nom de ces trois mots. Nombreux étaient ceux qui voyaient dans ce nom tripartite une manigance chrétienne pour accroître notre malheur.

En fait, les visages de la bonne et de la mauvaise fortune se ressemblant comme ceux d'un homme endormi ou éveillé, depuis longtemps l'arbre qui pleure était utilisé à l'inverse de sa personnalité pleureuse. On lui apportait des enfants en pleine crise de larmes, que n'avaient pu consoler des légions entières d'anges, et soudain ils cessaient de pleurer. On disait que même les plus petits se sentaient honteux devant les pleurs d'un arbre aussi désespéré. Sans doute est-ce à cause de cette honte qu'au village on versait aussi peu de larmes ; quand le besoin s'en faisait sentir, on payait chaque larme d'un ducat ou autre pièce d'argent.

---

1] Le plus important homme politique musulman bosniaque dans la première Yougoslavie, entre les deux guerres mondiales.